

Récit de Granville Davies, 3^e Para Brigade, voyage en Dakota vers la France

Granville Davies, âgé de 24 ans, est incorporé le 6 juin 1940 dans la 224th Parachute Field Ambulance, puis versé dans un bataillon de la 3^e Para Brigade à Bulford, avant de rejoindre Down Ampney, près d'Oxford, d'où son unité doit décoller à bord de Dakotas pour la Normandie. Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, il est largué au-dessus de Varaville et tombe près de la ferme de la Rivière. Sous les tirs de la Flak, dans l'obscurité et le vent qui souffle en violentes bourrasques, certains pilotes ont confondu l'embouchure de l'Orne et celle de la Dives, et passent à 2000 mètres au-dessus de Cabourg, larguant leurs parachutistes trop à l'est, au-dessus des marais inondés. Les sticks des 1^{er} Bataillon canadien et 9^e Bataillon parachutistes de la 3^e Brigade se trouvent ainsi éparpillés sur une vaste surface de quelque 80 km², couverte de bois et de marais. Certains hommes mettront plusieurs jours pour rejoindre leur unité à travers les lignes ennemies. D'autres ne reviendront jamais, tués par la Flak, les patrouilles allemandes ou noyés dans les marais de la Dives, qui n'ont jamais rendu leur corps. Ce récit a été recueilli par François Régnier, à l'occasion du 60^e anniversaire du Débarquement.

Un parachutiste m'a dit : « si quelque chose devait m'arriver ... », montrant son portefeuille et l'adresse de sa femme. Ce fut seulement après mûre réflexion, que j'ai réalisé qu'il avait raison, que les soldats pouvaient être tués au cours de la guerre et particulièrement dans des opérations comme celle que nous allions effectuer. Nous devons être parachutés derrière les lignes ennemies ; nous, les « Alliés » depuis quatre ans, allions enfin pénétrer en Europe. Une éventualité, à laquelle je m'étais habitué au cours des séances d'entraînement, était de penser que nous pouvions atterrir au mauvais endroit. Je ne m'étais pas trompé puisque cette possibilité fut clairement envisagée au cours d'une réunion tenue par les officiers formateurs. La nuit même, je fis des cauchemars. Je ressentais des impressions indéfinissables mais je me souviens de deux d'entre elles. En vol, le bruit de l'avion rendait la conversation possible seulement avec vos voisins les plus proches, ceux de gauche et de droite. L'un d'eux cita Shakespeare et ce fut la discussion jusqu'à ce que nous comprenions tous les deux combien nous étions stupides. Deux hommes plus âgés que nous sifflaient dans l'obscurité pour faire face à leur angoisse quant à ce qui allait leur arriver. Puis, tout devint silencieux et c'est alors que je me mis à regarder les hommes assis en face de moi. L'un d'eux était notre aumônier, le petit « Padre ». Il donnait à ses voisins, ainsi qu'à tous ceux qui étaient assis de mon côté, ce qu'il pensait être le mieux pour eux, c'est-à-dire du réconfort, de l'encouragement. Alors j'ai fait une drôle de grimace à l'un de mes camarades, jusqu'à ce que je comprenne que c'était en fait l'expression de ma peur, semblable à celle que ressentait notre « Padre ».

Un peu plus tard, quelques-uns d'entre nous dirent qu'ils venaient de voir pour la dernière fois les côtes anglaises et puis, enfin, apparurent celles de France. Ils dirent aussi dans leurs récits ultérieurs, qu'ils avaient été poursuivis par des « contre-avions » qui faisaient feu, ce qui représentait un certain manque de confort, sinon un danger bien réel. En fait, nous n'avons rien eu de tout ceci et jusque là, tout avait l'air d'un exercice.

Le seul saut de nuit que j'avais réalisé en Angleterre m'avait apporté la sensation d'une forte brise sur mon visage et j'étais prêt à affronter la même chose lorsque je sautai dans la nuit. Mais je réalisai soudain que je ne bougeais plus. J'avais l'impression d'avoir atterri dans les branches d'un arbre, pensant que celles-ci s'entremêlaient pour me soutenir.

Mon gros problème était d'équilibrer mon poids tandis que j'essayais de rejoindre le tronc. À ces difficultés s'ajoutait le fait que la voile de mon parachute me secouait un coup en haut, un coup en bas, tandis que le poids de ma musette me faisait basculer d'avant en arrière et d'arrière en avant. Malgré ces secousses, j'arrivai cependant tout près du tronc quand notre sergent, plein de bonnes intentions, m'appela et braqua sa torche sur moi jusqu'à m'aveugler et du coup, je suis tombé de mon perchoir ! Heureusement, je m'étais à peu près débarrassé du harnais de mon parachute et de ma musette. J'avais survécu au supplice de l'entraînement et supporté la vie d'enfer des paras en Angleterre, alors plus tard cette aventure me servit énormément quand il fallut faire face au véritable débarquement en Normandie.

L'atterrissage en Normandie fut pour moi plus simple, bien qu'il y ait eu également des embûches. Pas de mouvement d'arrière, pas de manœuvres ennemies mais soudain tout devint différent. Quelque chose que je n'avais pas prévu au cours des essais de nuit, une chose à laquelle je n'étais pas vraiment préparé ! Après m'être dégagé des branches d'un arbre dans lequel j'avais atterri, je fus très étonné de me retrouver... dans l'eau ! Alors, j'ai paniqué un bon moment, pensant que j'étais tombé dans la mer ; je parvins à me séparer avec de grandes difficultés de mon harnais - ce qui est pratiquement impossible dans l'eau profonde. Je me redressai enfin. J'avais de l'eau jusqu'à la taille. Alors j'entendis une voix derrière moi qui m'apostrophait en anglais : « Ah ! Pas de chance, vieux ! » - c'était un de mes amis de la *224th Parachute Field Ambulance*. Sa chance ne dura pas plus longtemps que la mienne...

Les Allemands avaient inondé les marais de la Dives pour parer à toute invasion. Nous avons dû patauger et nager pour sortir de ce piège, sans même savoir dans quelle direction nous devons aller. Il n'y avait que de l'eau, partout autour de nous, et par moments nous traversions des fossés larges et profonds, le tout bien entendu, sans avoir été prévenus ! Une chance pour moi, j'avais dû tirer l'un des deux leviers qui permettaient de gonfler ma bouée de sauvetage, la « *Mae-West* » que nous portions tous pour cette opération. Sans elle, à demi gonflée, je ne pense pas que j'aurais pu m'en sortir et je me serais noyé, comme plusieurs des nôtres, en essayant vainement de rejoindre la terre ferme.

Nous marchâmes péniblement tantôt pataugeant, tantôt nageant pendant des heures, et c'est au cours de cette lutte que John, un exemple typique de la respectabilité anglaise, se demandait à voix haute s'il devait se soulager de « manière convenable », comme d'habitude, ou bien procéder sans façon, dans l'état où il était et là où il était. Je lui répondis sans humour que moi, j'avais fait pipi depuis à peine cinq minutes, tel que j'étais et là où j'étais [*les parachutistes, à cause de la faible ration d'eau qu'ils emportaient dans leur gourde, avaient bu beaucoup avant d'embarquer dans les avions...*].

Enfin, nous arrivâmes sur la terre ferme où nous rencontrâmes notre vieil ami, le médecin-Major. Devinant la direction à suivre, nous vîmes une première maison où une lumière brillait. Sachant que j'avais un petit niveau de français de 3^e, le médecin me demanda de m'enquérir auprès des habitants de l'endroit où nous nous trouvions. Compte tenu de la haute opinion que j'avais de lui, je n'étais pas disposé à me ridiculiser et à perdre la face, surtout en territoire ennemi où n'importe quoi peut arriver. Heureusement, mon problème fut résolu de manière satisfaisante car plusieurs hommes arrivèrent qui connaissaient bien la région. Ils nous conduisirent à la ferme de la Rivière [*le long de la route de Petiville, en sortant de Varaville par le sud-est*], où l'un de nos chirurgiens, plusieurs médecins et d'autres paras se trouvaient déjà. Ils étaient en train de sécher leur Battle-dress devant un poêle, dans l'une des dépendances de la ferme. Un soldat du 1^{er} Bataillon des paras canadiens se trouvait là également ; il s'était cassé une jambe en atterrissant, avait reçu les premiers secours et était

allongé sur un brancard. Le Major, qui était plus médecin que militaire, me détacha pour rester auprès de lui tandis qu'il envoyait les autres médecins au quartier général de la Brigade qui avait été installé à Varaville, un ou deux kilomètres plus loin sur la route. Je lui demandai combien de temps il nous faudrait attendre ; et, surpris par ma question, il répliqua qu'il enverrait une « Jeep » immédiatement, dès qu'il serait arrivé au quartier général.

Pour illustrer à quel point nos militaires sont parfois « illettrés » (pas seulement le sergent-Major, mais aussi les chirurgiens !), voici une anecdote véridique : un jour de parade, sur le terrain de Bulford, le sergent médecin envoya tout un groupe écouter la conférence du Major. Celui-ci donnait des ordres : « Section ! ... Garde à vous !... À gauche ! – Non, je veux dire : A droite ! ». Et bien les gars, Suivez-moi ! » Il faut avouer que si c'était là le niveau d'intelligence attendu chez nos supérieurs...

À ce moment-là, je ressentais qu'il était un peu trop optimiste, voire utopique, car comment pouvait-il espérer trouver une « Jeep » en une demi-heure pour nous ramener ? Ce qui s'est passé ensuite, je ne l'ai appris que beaucoup plus tard.

En fait, dès qu'il nous eut quittés, le groupe de reconnaissance repéra des hommes à quelque distance, qui leur firent des signaux auxquels les nôtres répondirent. En fait, il s'avéra que ces hommes étaient des soldats allemands, qui avaient acquis les codes de signalisation anglais pendant la nuit. Le 7 juin, les Allemands ont lancé une vague de nettoyage et repris le terrain perdu. Au soir, la ferme de La Rivière fut occupée par l'artillerie lourde de la Wehrmacht, qui tira toute la nuit sur les pièces anglaises positionnées la veille le long de l'Orne. Granville Davies et le parachutiste canadien blessé dont il a la charge, ainsi qu'un autre parachutiste, n'ont pu suivre le mouvement de retraite de leurs camarades. Paul et Anne Régnier, les propriétaires de la ferme de la Rivière, ont donc décidé de les cacher et de les ravitailler clandestinement dans la cave à cidre. Ils étaient dissimulés dans de grands tonneaux vides où ils entraient par les guichets.

Granville reprend le récit :

Peu à peu, les parachutistes qui étaient à la ferme s'en allèrent, nous laissant là, le Canadien, moi et un autre. Paul Régnier, le fermier, avait été des plus hospitaliers avec nous. Il venait de temps en temps pour nous donner des nouvelles et nous ravitailler. Il y avait de plus en plus d'Allemands dans le quartier ; ils envahissaient la région au détriment des Canadiens et des Britanniques qui semblaient disparaître. Comme personne n'arrivait, avec ou sans jeep, pour évacuer le blessé, Paul suggéra que nous dormions dans sa cave. Nous y restâmes jusqu'au 9 juin, alors que des Allemands logeaient à la ferme où ils faisaient des festins en vidant la cave garnie de bons vins et alcools et en pillant les réserves de nourriture destinées aux habitants. Lors d'un repas, Paul Régnier, qui parlait allemand, les entend dire qu'ils vont fouiller la ferme de fond en comble. Il tente alors de gagner du temps en leur proposant un calva sorti de la réserve du patron, puis il nous prévient ! Après le repas, les allemands fouillent la ferme, bâtiment par bâtiment. L'un des paras, qui s'était réfugié dans un grenier à foin, quitte la ferme en courant.

Granville Davies raconte en 2001 :

Nous entendîmes le bruit d'un véhicule, juste de l'autre côté de la porte de notre refuge. Je sautai à pieds joints : Enfin la jeep ! Mais ce n'était pas une jeep, c'était un groupe d'Allemands qui brandissaient leurs armes et tiraient quelques balles en l'air pour

impressionner. Une section avait installé, ses pièces d'artillerie juste en face de la ferme, et venait de tirer quelques obus. Nous entendîmes du va et vient jusqu'au soir où nous nous couchâmes, l'un sur sa civière et l'autre par terre, nous sentant d'autant plus proches qu'un fusil allemand était tout près. Paul continua à venir nous voir malgré la présence des Allemands. Il nous apportait à manger, à boire et des nouvelles. Vu la situation, il nous dit qu'il allait fermer la porte à clé pour éviter les curieux. Je lui fis remarquer que s'il faisait cela, et si les Allemands venaient à nous trouver, ils pourraient le considérer comme complice et il risquait d'être condamné. Il avait une femme et des enfants et de plus, il appartenait à un réseau de Français qui aidaient les Alliés. Il savait combien la répression était dure, mais il n'a jamais révélé notre présence à personne, même pas à sa famille. Il prenait des risques incalculables.

Nous fûmes réveillés par un énorme bruit tout proche. Quelqu'un donnait des coups de pied dans la porte, qui s'enfonça, et simultanément quelque chose fut projeté dans la pièce. J'ai regardé, soupçonnant qu'il s'agissait d'une grenade. En fait, elle n'explosa pas et j'ai remercié depuis cet ouvrier saboteur anonyme qui travaillait peut-être dans une usine de munitions, quelque part en Tchécoslovaquie, d'avoir ainsi épargné nos vies... Un officier allemand, qui parlait anglais, entra avec quelques hommes. Nous étions pris. Ils avaient vu l'un des nôtres quitter la ferme en courant et il nous demanda s'il y avait d'autres paras dans la ferme. Le fuyard fut rattrapé, fait prisonnier et conduit directement à Varaville. Je répondis que je ne savais pas, étant dans cette cave depuis le débarquement. Les Allemands étaient furieux après la découverte de ces trois soldats alliés. Une rage de vaincus, car l'opération de débarquement avait réussi. Paul Régnier fut arrêté, et aligné avec nous pour être fusillés.

Alors que le peloton d'exécution était formé, les ordres donnés, Granville Davies lève le bras et crie : « Je suis infirmier, je peux vous être utile en soignant vos blessés ! ». L'officier allemand se ressaisit, hésite et ne donne pas l'ordre du feu. L'armée allemande manque de personnel soignant. Granville Davies est donc fait prisonnier pour le service de santé allemand, et M. Régnier est épargné. L'officier lui dit : « M. Régnier, votre table a été conviviale, je vous fais grâce. Prenez cela comme un avertissement très sérieux ! ».

Granville Davies est requis comme infirmier au château du comte de Gassard, à Saint-Hymer, transformé en hôpital militaire allemand. Granville raconte :

Là étaient soignés les combattants blessés allemands. Les pelouses du château devenaient un véritable charnier. Tous les jours, il y avait une nouvelle fosse à creuser pour enterrer les morts de la journée. Le capitaine allemand Stabsartz Meier, qui parlait un très bon anglais, opérait et j'assistais dans la salle du château aux opérations chirurgicales, faites sur la table de la salle à manger, dans de très mauvaises conditions. Le propriétaire, le comte de Gassard était, lui, prisonnier en Allemagne.

Une nuit, j'entendis comme un bruit sourd de télescopage au dehors, et je sortis pour voir ce qui se passait. Dans le ciel volait un objet dont on disait qu'il était « l'arme secrète d'Hitler » - V1 ou V2 ? Je ne l'ai pas identifié... C'était l'une des premières sinon « la » première des bombes volantes incendiaires envoyées vers l'Angleterre, comme celles qui furent lancées sur Londres. Ma sœur était alors infirmière à Warwick, un endroit tranquille en Angleterre, mais elle éprouva le besoin de se faire muter dans un hôpital à Londres. Elle pensait être plus utile dans la capitale et devinez ! Il y eut un bombardement sur Londres et la seule personne tuée ce jour-là, fut ma sœur. Naturellement, je ne l'ai su qu'en rentrant à la maison.

Maintenant, il nous fallait partir ! À cause de la pression exercée par l'avancée des Alliés, nous fûmes dirigés sur Évreux, dans l'Eure. Les Allemands y occupaient un sanatorium (Saint-Sébastien de Morsent ?) transformé en hôpital militaire, où arrivaient de nombreux blessés du front. Puis, du fait que la guerre ne prenait pas une bonne tournure pour eux, tout le personnel de l'hôpital dut à son tour être déplacé. Le général docteur en chef donna ses ordres. J'étais avec David Markwick, un autre parachutiste infirmier du 224, qui m'avait rejoint Granville à Varaville le 9 juin. Le caporal allemand vint nous apprendre qu'un seul de nous deux, David ou moi, devait rester avec les blessés tandis que l'autre devait partir avec lui. Il n'y avait aucun moyen de se débarrasser de ce caporal, encore moins de le faire changer d'avis car « les ordres, c'est les ordres », surtout s'ils viennent du général. Nous nous pliâmes donc aux circonstances. Devant le destin qui nous tombait sur la tête, nous jouâmes à pile ou face. Et je gagnai ! David, on le sut plus tard, fut déporté dans un Stalag en Allemagne. Je l'avais, encore une fois, échappé belle...

Le matin suivant, il y eut un bruit phénoménal dans le couloir, juste devant ma porte. Je sortis de ma chambre pour trouver une foule de gens du village, conduits par un homme qui portait le brassard FFI des Forces françaises de l'intérieur. Puis les Américains, enfin, arrivèrent ! John, un Anglais blessé, ainsi que moi fûmes emmenés à leur hôpital de fortune, installé sous tente dans les champs de Senonches, dans l'Eure-et-Loir. Après un séjour d'une semaine, j'accompagnai John par ambulance jusqu'à l'aéroport du Mans, dans la Sarthe, où nous embarquâmes. On me dit qu'il était très rare que l'on emmène d'autres personnes que des blessés. Nous atterrîmes sur un terrain de la RAF dans le Dorset. N'ayant sur moi ni chéquier, ni médaille d'identité, ni rien qui prouve mon histoire, j'étais suspecté d'être un espion allemand et je fus mis en prison jusqu'au lendemain. J'appris par un caporal de mon unité, arrivé de Bulford pour me chercher, que le 224 était toujours en Normandie.

Comme j'avais été prisonnier de guerre pendant trois mois, j'ai eu droit à deux semaines de permission. C'est au cours de celles-ci que j'appris que ma sœur avait été tuée dans le Blitz et que ma grand-mère était décédée. C'était loin d'être un accueil chaleureux pour un revenant...